CRITIQUE, opéra. OPÉRA DE RENNES, le 7 octobre 2026. MASSENET : Werther. Julien Behr, Lucie Peyramaure… Orchestre National de Bretagne, Chloé Durfresne / Ted Huffman

La plus grande réussite de cette production de *Werther* de Jules Massenet est sa conception éminemment théâtrale qui rappelle sa source littéraire et l'importance du texte. L'œuvre qui en découle exige des chanteurs diseurs, en total dialogue avec l'orchestre. S'inscrit idéalement ainsi l'épure défendue par le metteur en scène Ted Huffman : la scène décantée, sans apports décoratifs superflus, renforce à la fois le brûlant réalisme comme l'intensité exacerbée des sentiments et des situations. Ainsi c'est moins un opéra proprement dit qu'une succession de tableaux humains, – scènes de genre ou duos / trios intimistes, dessinés avec une acuité redoutable.

WERTHER / Opéra de Rennes oct 26 – Crédit : © Laurent Guizard

Le metteur en scène souligne la dimension théâtrale du sujet :

Werther s’apparente à une arène psychologique dont le spectateur suit étape par étape la lente destruction obsessionnelle qui affecte le cœur solitaire et de plus en plus frustré du jeune homme. Cette immersion sans filtre dans le cœur de Werther s’exprime essentiellement à l’orchestre auquel Massenet a réservé une écriture d’un raffinement inouï, véritable mosaïque de couleurs et de nuances dont on redécouvre ce soir l’infinie richesse. Une telle descente aux enfers qui brosse le portrait de deux âmes amoureuses particulièrement éprouvées est d’autant plus significative dans la production de Massenet que l’auteur n’hésite pas à adapter l’histoire transmise par Goethe et à s’en détacher selon ce qui le passionne : dans le roman de l’écrivain romantique, Charlotte n’aime pas Werther qui meurt seul. Rien de tel chez Massenet qui façonne et sculpte un portrait bouleversant à deux visages…

fosse scintillante, éruptive

Dans la fosse la cheffe, **Chloé Dufresne** montre qu’elle est une maestra majeure, d’une efficacité redoutable, aux options superlatives, réussissant une direction à la fois détaillée et architecturalement puissante. C’est même une vision engagée et organique dont l’un des mérites est d’éclairer la lave émotionnelle qui submerge l’âme des deux protagonistes, trop faibles victimes de la passion amoureuse qui les submerge. Massenet a conçu une parure instrumentale continue, jouant sur les contrastes dont le plus manifeste dès le début du drame est cette répétition des chants de Noël en… juillet, au cœur de l’été ; écart déjà bouillonnant des températures qui éclairent en vérité les gouffres amers comme la tempête qui pressent l’âme tourmentée du jeune Werther et la passion destructrice dont il sera la proie. Très juste dans chaque jalon sonore de cette plongée fatale, **l’Orchestre National de Bretagne** fourmille de nuances, exprime toutes les failles,

revers, élans, vertiges de ce romantisme essoré à l’aulne d’un réalisme acide et fulgurant, parfois cru. Sous la direction affûtée et vive de Chloé Dufresne, Massenet réalise en subtilité et hypersensibilité noire, l’analyse psychologique de Werther et de Charlotte, n’hésitant pas à rugir et même hurler quand les morsures émotionnelles se font trop aiguës.Tout converge vers l’acte fatal au moment de Noël qui n’est plus la fête bienheureuse mais le cadre de la catastrophe.

A Rennes, un Werther captivant



Charlotte et Werther vivent et éprouvent force et violence de l'amour (Lucie Peyramaure et Julien Behr à l'Opéra de Rennes) © Laurent Guizard

L'Opéra de Rennes offre ainsi un éclairage remarquable sur la partition, dans une lecture orchestralement captivante ; c'est aussi (surtout), une distribution nouvelle et plusieurs prises de rôles attendues. Être embrasé, foudroyé, **le Werther de Julien Behr** sait s'engager, crier sa douleur souvent contenue mais libérée à propos, et bien canalisée, tout en complicité avec l'orchestre volcanique et scintillant de **Chloé Dufresne**. On a rarement suivi et mesuré chaque accord chant / orchestre dans une telle éloquence partagée : chaque inflexion du chanteur étant enveloppée, sublimée par la parure orchestrale nuancée, suractive. Chaque brûlure de l'âme éprouvée suscite un trait sec et définitif de l'Orchestre. Son ultime air « *Pourquoi me réveiller ?* » (acte III) demeure le plus

bouleversant, verrouillant en réalité l'impasse d'un coeur solitaire qui se consume et qui depuis son début n'a jamais (souhaiter) discerner le réel du rêve, dénonçant le dégoût que lui inspire la triste réalité. Absent aux autres, absorbé par le seul amour que lui inspire Charlotte, Werther paraît ce soir comme un être décalé, noyé, exténué par impuissance et solitude.

Face à lui, **la Charlotte de Lucie Peyramaure** ne manque ni de texte ni de justesse, conciliant intelligibilité et sobriété tragique ; elle aussi réussit son fameux air des lettres, où le passé (quand Werther courtisait la jeune femme non encore unie à Albert), surgit et la submerge totalement. Tout cela compose **un dernier acte puissant et bouleversant** (dans l'œuvre de Massenet, l'une de ses meilleures pages) dont la direction de Chloé Dufresne exprime la lave noire et amère qui en fait le prolongement final et l'accomplissement de cette nuit cauchemardesque, lente mise en bière du trop fragile Werther.

Un être décalé, passionné, tragique et profond : le Werther de Julien Behr © Laurent Guizard



En contrepoint du couple funèbre, chaque rôle additionnel accrédite davantage la cohérence de la mise en scène ; ils assurent par leur engagement la vraisemblance du contexte social ; les deux compères adeptes de la bonne chère (et du bon vin : cf. leur hymne hédoniste « vivat, semper vivat ») : impeccables **Benoît-Joseph Meier** (Schmidt) et **Florent Karrer** (Johann), comme le Bailli de **Marc Scoffoni**.

Deux personnages ont mesuré in fine le drame intérieur qui se noue et précipite le destin de Werther : son rival, dévoré par une jalouse froideur, Albert (économe et percutant **Anas Séguin**), comme la Sophie de **Manon Lavaissière** dont la candeur lumineuse s'accompagne d'une attention tendre et profonde pour le jeune homme.

Noir et profond, ce Werther rennais éclaire magistralement le drame de Massenet ; il en restitue la théâtralité puissante et foudroyée. Magistral. **A l'affiche les ven 9 puis dim 11**

octobre 2026 :
https://www.opera-rennes.fr/fr/evenement/werther



LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison 2026-2027 de l'Opéra de Rennes / L'art de la Rencontre : https://tickets.chateauversailles-spectacles.fr/fr/product/4774/cvs168_cd_inexorable_amour_marie_lys?utm_source=ClassiqueNews&utm_medium=affiliate&utm_campaign=marie-lys_ClassiqueNews&utm_term=famille&utm_content=banner

***Rencontrons-nous !* – L'Opéra est ce lieu qui stimule et**

favorise les formes artistiques (musique, théâtre, danse, arts plastiques, performance…), l'altérité sous toutes ses formes (à travers son multilinguisme, son répertoire qui voyage à travers les siècles..)… C'est un formidable espace social où « les spectatrices et spectateurs, dans leur diversité, nous rejoignent dans un même élan pour quelques heures de pause et d'évasion dans un quotidien souvent bousculé ». Voici les temps forts de la nouvelle saison 2025-2026.

OPERA DE RENNES, saison 2026 – 2027 : « L'Art de la Rencontre ». Werther, Pinocchio, Cosi fan tutte, Platée, Orphée et Eurydice, No No Nanette…

OPÉRA DE RENNES. MASSENET : Werther, les 3, 5, 7, 9 et 11 octobre 2026. Julien Behr, Lucie Peyramaure… Ted Huffman / Chloé Dufresne

Pour son premier ouvrage lyrique de la nouvelle saison 2026 – 2027, l'Opéra de Rennes aborde, aux côtés de l'Orchestre national de Bretagne et de la Maîtrise de Bretagne, Werther de Jules Massenet, drame majeur de l'opéra romantique français. Tourments amoureux, passion et romantisme, … tout est réuni pour vivre une soirée d'une rare intensité… amoureuse et tragique.

Illustration Saison 2026-2027 : © Stéphane Jamet

Âme romantique, éprise d'absolu, **le jeune Werther s'éprend de Charlotte**, pourtant fiancée à Albert. Charlotte et Werther s'éloignent mais la distance n'y fait rien : ce dernier ne voit pas d'autre issue à leur impossible amour que la mort.

La production créée à l'Opéra-Comique en janvier 2026, est mise en scène par **Ted Huffman** : « direction d'acteur ciselée » et « théâtre de l'épure » éclairent la vérité des sentiments comme la complexité psychologique des personnages qui s'avèrent bouleversants. A Rennes, une prometteuse distribution de jeunes artistes français accrédite cette nouvelle production : **Julien Behr** (Werther), **Lucie Peyramaure** (Charlotte), … sous la direction de la cheffe **Chloé Dufresne**.

WERTHER de Jules Massenet

_____

Nouvelle Production
Production créée en janvier 2026 à l'Opéra-Comique
5 représentations



Samedi 3 octobre 2026, 18h
Lundi 5 octobre 2026, 20h
Mercredi 7 octobre 2026, 20h
Vendredi 9 octobre 2026, 20h
Dimanche 11 octobre 2026, 16h

Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra de Rennes : https://www.opera-rennes.fr/fr/evenement/werther

distribution

Julien Behr, Lucie Peyramaure, Anas Séguin, Manon Lamaison, Benoit-Joseph Maier, Florent Karrer, Marc Scoffoni, Mathilde Pajot, Ismaël El Mechrafi

Chloé Dufresne, direction musicale
Ted Huffman, mise en scène et scénographie
Orchestre national de Bretagne (direction : Nicolas Ellis)

Solistes de la Maîtrise de Bretagne (direction : Maud Hamon-Loisance)

Durée 2h40 environ entracte compris | Dès 12 ans
Tarifs de 5 à 65 €
Opéra chanté et surtitré en français

COPRODUCTION
Théâtre national de l’Opéra-Comique, Opéra de Rennes, Angers Nantes Opéra

AUTOUR DU SPECTACLE
Répétition publique vendredi 18 septembre à 17h30



CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 24 octobre au 2 novembre 2024). Chris DEFOORT : The Time of our Singing. C. McFadden, Mark S. Doss, S. Bailey, L. Segkapane… Ted Huffman / Kwamé Ryan.

“*The Time of our Singing*”, quatrième opéra du *jazzman* et compositeur éclectique Kris Defoort (dont la première avait été donnée en 2021, en plein contexte de crise sanitaire), s’annonçait comme une reprise nécessaire, avec cette fois-ci… jauge pleine et chœur d’enfant en effectif complet !

Kris Defoort confirme son goût pour la littérature américaine : c’est l’adaptation du roman éponyme de **Richard Powers** qui sert de matériau de base à la nouvelle œuvre lyrique en vingt tableaux du compositeur belge. Le roman met en scène une saga familiale, celle des trois enfants Strom, de leur mère, noire, de leur père juif, et d’autres personnages apparentés. Les grands thèmes qui traversent le récit sont le temps (le père juif est également physicien de son état), l’identité et la musique. De ce fait, nombreuses sont par ailleurs les références musicales qui émaillent le roman. Kris Defoort en tient compte, son discours musical revêt un aspect à la fois sérieux et ludique. Le compositeur use et abuse de citations musicales, mais l’aspect volontairement hétéroclite de sa musique arrive, de façon paradoxale, à lier ensemble les bouts d’une intrigue longue, confuse, touffue. L’orchestre, sous la direction du chef afro-canadien **Kwamé Ryan**, est composé de solistes du **Théâtre Royal de la Monnaie**, et d’un quatuor de jazz comprenant **Robin Verheyen** au saxophone, **Lander Gyselinck** à la (batterie), **Nicolas Thys** à la basse électrique), et de **Hendrik Lasure** au piano.

Les chanteurs semblent prendre plaisir aux défis jetés par la partition hétérogène de Kris Defoort : le duo des parents, joué par la soprano américaine **Claron McFadden** (qui a l’habitude de travailler avec Kris Defoort) et le baryton

britannique **Simon Bailey** (très “britennien”), campent ce couple mixte qui a tant de mal à être accepté dans une Amérique profondément raciste et ségrégationniste. La douceur, l’émotion et une profonde humanité se dégagent de leur jeu scénique et lyrique. Pour le trio des enfants, cela est plus compliqué.

L’aîné, Jonah, interprété par le rossinien **Levy Sekgapane**, semble parfait pour le rôle de cet enfant, puis adulte, doué pour la musique, qui s’envole vers le succès et les feux de la rampe quitte à s’aliéner certains autres membres de sa famille. Caractéristique du rôle et du réseau de références qui tapissent l’opéra : il chante sa réplique « *But I refuse to be typecast before I’ve sung a single opera role* » sur l’air de « *Nessun Dorma* » extrait de *Turandot* de Puccini. Le puîné, Joey, tiraillé entre différentes voies, hésite, puis finit par se consacrer à l’enseignement de la musique dans les quartiers défavorisés. Incarné par le baryton **Peter Brathwaite**, le rôle est plus théâtral que véritablement lyrique. La petite dernière, Ruth, a rejeté en bloc l’héritage « blanc » de sa famille, incluant dans l’ensemble, la musique « classique ». Elle est jouée par l’actrice **Abigail Abraham**, qui ne vient pas du monde lyrique : l’on retiendra la scène où elle “rappe” le point levé. Le rôle de Lisette, interprété par la mezzo norvégienne **Lilly Jørstad,** incarne à merveille la *diva*, maîtresse de Jonah. Le **Chœur d’enfant Equinox** (créé sous l’impulsion de Maria João Pires) a particulièrement marqué les esprits, en intervenant sur scène lors d’un moment les plus climatiques de l’opéra. Leur numéro est un plaidoyer pour le métissage des genres : le « *Music for a while* » de Purcell se mélange à un chant traditionnel « *Toritoo karatasa* » (il a été rejoué en « *bis* » après la représentation).



Crédit photographique © Simon von Rompay

L’on peut trouver à redire sur certains aspects du spectacle : la pauvreté du dispositif scénique, par exemple. La production est une redite “telle-quelle” de celle de 2020, et l’on peine à percevoir la contribution du scénographe **Ted Huffman**. Les chanteurs en plus d’avoir à se confronter aux difficultés techniques de leur partition se retrouvent à monter ou à démonter le décor eux-mêmes (ce dernier consistant en un vidéoprojecteur, un piano droit ainsi qu’une cinquantaine de tables…). Lors des scènes d’émeutes, il leur échoit en plus de jeter ces tables à terre, mais ce petit bémol quant à la mise en scène ne doit pas faire oublier les objectifs que s’était donnés ce projet ambitieux – dont la musique en est assurément son point fort.

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de la Monnaie (du 24

octobre au 2 novembre 2024). Chris DEFOORT : The Time of our Singing. C. McFadden, Mark S. Doss, S. Bailey, L. Segkapane… Ted Huffman / Kwamé Ryan. Toutes les photos © Simon von Rompay

VIDEO : Trailer de « *The Time of our singing* » de Kris Defoort au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles

---

CRITIQUE, opéra. TOULON, Théâtre Liberté (du 10 au 14 avril 2024). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. J. Delfs, N. Balducci, V. Bunel… Ted Huffmann / Leonardo Garcia Alarcon.

C'est avec l'un des principaux succès de la mouture 2022 du Festival d'Aix-en-Provence que se poursuit la saison 23/24 de l'**Opéra de Toulon**, toujours hors les murs et s'expatriant (pour ce spectacle) au **Théâtre Liberté** (à deux encablure du bâtiment "historique"), une production du ***Couronnement de Poppée*** de **Claudio Monteverdi** signée par le metteur en scène new-yorkais **Ted Huffman**. On y retrouve la scénographie

spartiate de **Johannes Schütz**, qui se distingue avant tout par cet énorme tube – moitié noir moitié blanc – qui reste suspendu au-dessus des protagonistes la soirée durant, comme un symbole de dualité entre le bien et le mal tout autant que leur fatal destin. Mais surtout Ted Huffman fait du vrai théâtre en musique, crée des personnages de chair et de sang, travaillés par l'ambition, et soumis à l'impitoyable dictature de leurs pulsions. Le physique des chanteurs permet de les dénuder et de faire parler leurs corps, à l'instar de la scène "trioliste" entre Poppée, Néron et Lucain, quand le duo final s'avère également d'un rare érotisme, et les deux principaux protagonistes échangent de frais baisers fougueux et passionnés.



Entièrement renouvelée par rapport aux représentations aixoises (hormis le Licteur, très bien chantant, de **Yannis**

François), la distribution se montre du même haut niveau. A commencer par le contre-ténor italien **Nicolo Balducci** qui compose un Néron névrotique et sadique, avec un regard et une expression inquiétants, et qui convainc sans réserve autant par le jeu, très vif, que par le chant, d'une exceptionnelle projection. Si la soprano allemande **Jasmin Delfs** peut paraître un peu douce et sincère pour incarner la manipulatrice et carnassière Poppea, comment ne pas fondre devant la beauté de la voix et la musicalité sans faille de l'artiste. De son côté, la mezzo **Victoire Bunel** bouleverse en Ottavia, avec une intensité dans l'accent qui fait passer le frisson. Par la stature, la noblesse d'un grain profond et velouté, le sérieux inaltérable, le baryton-basse britannique **Ossian Huskinson** est d'emblée Seneca, avec des vocalises qui coulent de source ! Quant au jeune contre-ténor français Paul Figuier, il apporte beaucoup de relief au personnage d'Ottone, et il impressionne par une puissance vocale inhabituelle pour sa tessiture, en plus de sa remarquable présence scénique.Las, appelé à remplacer un collègue défaillant (Joel Williams), le ténor australien **John Heuzenroeder** (membre de la troupe du Köln Oper) chante faux et ne compense pas par ses qualités scéniques, car il n'est guère drôle dans les rôles pourtant en or des deux Nourrices (Arnalta et Nutrice). La soprano suisse (d'origine sicilienne) **Laurène Paterno** est une Drusilla délicieusement fruitée et le sort qui lui est réservé n'en paraît que plus cruel. Mentionnons également la révélation que constitue L'Amore de la jeune et talentueuse soprano toulousaine **Juliette Mey** (Lauréate dans la catégorie "Révélation artiste lyrique de l'année" aux dernières Victoires de la Musique Classique), dorée des pieds à la tête et omniprésente ici, tandis que le Lucain de **Luca Bernard** et le Liberto de **Sahy Ratia** n'appellent aucun reproche.

Dernier et principal bonheur de la soirée, le chef argentin **Leonardo Garcia Alarcon** (déjà en fosse à Aix) qui – à la tête

de son excellente **Capella Mediterranea** – offre une lecture ample et charnue, souple, nerveuse et richement colorée de la magnifique partition de Monteverdi.

_____

CRITIQUE, opéra. TOULON, Théâtre Liberté (du 10 au 14 avril 2024). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. J. Delfs, N. Balducci, V. Bunel… Ted Huffmann / Leonardo Garcia Alarcon. Photos (c) Frédéric Stephan.

VIDEO : Elsa Benoit et Jake Arditi interprètent « *Pur ti miro* » dans la production aixoise de Ted Huffman du *Couronnement de Poppée* de Monteverdi

---

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V.

Bunel, P. A. Bénos-Djian… Ted Huffman / Damien Guillon.

C’est avec l’un des principaux succès de la mouture 2022 du Festival d’Aix-en-Provence que s’ouvre la saison 23/24 de l’O**péra de Rennes**, une production du ***Couronnement de Poppée*** de **Claudio Monteverdi** signée par le metteur en scène new-yorkais Ted Huffman. On y retrouve la scénographie spartiate de **Johannes Schütz** (ici reprise et adaptée par **Anna Wörl)**, qui se distingue avant tout par cet énorme tube – moitié noir moitié blanc – qui reste suspendu au-dessus des protagonistes la soirée durant, comme un symbole de dualité entre le bien et le mal tout autant que leur fatal destin. Mais surtout **Ted Huffman** fait du vrai théâtre en musique, crée des personnages de chair et de sang, travaillés par l’ambition, et soumis à l’impitoyable dictature de leurs pulsions. Le physique des chanteurs permet de les dénuder et de faire parler leurs corps, à l’instar de la scène “trioliste” entre Poppée, Néron et Lucain, quand le duo final s’avère également d’un rare érotisme.



Presque entièrement renouvelée par rapport aux représentations aixoises, la distribution se montre du même haut niveau. A commencer par le contre-ténor étasunien **Ray Chenez** qui compose un Néron névrotique et sadique, avec un regard et une expression inquiétants, et qui convainc sans réserve autant par le jeu, très vif, que par le chant, d'une exceptionnelle autorité. A ses côtés, **Catherine Trottmann** peut paraître un peu trop charmante, douce et sincère pour incarner la manipulatrice et carnassière Poppée – car comment ne pas fondre devant la beauté de la voix et la musicalité sans faille de l'artiste, la jeunesse, la beauté et la sensualité qu'elle dégage, notamment dans les nombreux baisers et caresses qu'elle échange avec l'Empereur romain.

C'est également une grande émotion que suscitent la plénitude et la chaleur du timbre de la mezzo française **Victoire Bunel** (en Octavie) : son « *Disprezzata regina* », comme son adieu à Rome, comptent parmi les plus intenses moments de la soirée. De son côté, la jeune basse **Adrien Mathonat** possède toute la prestance de Sénèque, avec un grain de voix superbe, et toute

la grande flexibilité exigée par ce répertoire. Déjà présent à Aix dans le personnage d'Othon, **Paul-Antoine Bénos-Djian** réitère sa performance, avec de splendides vocalises, chaque fois plus assurées et variées dans leurs inflexions. **Maïlys de Villoutreys** est une Drusilla délicieusement fruitée, tandis que le contre-ténor **Paul Figuier** campe les deux rôles de travestis que sont Arnalta et la Nourrice avec beaucoup d'aplomb, mais sans les excès habituellement liés à ces deux figures. Mentionnons, enfin, le délicieux Amour de **Camille Poul** tandis que **Sebastian Monti** (Lucain), **Thibault Givaja** (Libertus) et **Yannis François** (Le Licteur) complètent avec bonheur la distribution vocale.

Au pupitre, le chef rennais **Damien Guillon** dirige son ensemble **Le banquet céleste** avec autant de prudence philologique que de sensibilité dramatique. Malgré une instrumentation légère, il offre une lecture ample et charnue, souple, nerveuse et richement colorée de la magnifique partition de Monteverdi. Et c'est un succès amplement mérité que toute l'équipe artistique obtient au moment des saluts !

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian… Ted Huffman / Damien Guillon. Photos © Laurent Guizard

VIDEO : Ambroisine Bré et Eve-Maud Hubeaux chantent « *Pur ti miro* » dans *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi.